

l'ena

hors les murs

Magazine des Anciens Élèves de L'ENA

www.ena.fr

dossier

Le renseignement dans tous ses états





Le roman d'espionnage orphelin de sa guerre de Troie



Par Percy Kemp¹
Romancier et consultant en spatiopolitique

Depuis que le rideau de fer est tombé, le roman d'espionnage s'essouffle. En mal, désormais, d'un sens historique clairement tracé, il va dans tous les sens. En mal aussi d'une vraie mystique, il peine à faire entrer le lecteur dans un monde d'initiés et à le faire rêver.

Peu de temps après l'érection du mur de Berlin en août 1961, un jeune diplomate britannique en poste en Allemagne envoyait à son éditeur à Londres son manuscrit et recevait par retour du courrier un chèque de cent vingt-cinq malheureuses livres accompagné d'un mot contrit qui disait : « Désolé, mon cher, mais compte tenu du peu de succès de vos précédents romans je ne puis faire mieux. » Et pourtant, le livre en question, *L'Espion qui venait du froid* de David Cornwell, alias John Le Carré, allait connaître un succès fulgurant. Plus qu'un *best-seller*, c'était un livre culte qui venait de naître.

Dans la décennie qui suivit, la trilogie de Smiley (*La Taupe*, *Comme un collégien* et *Les Gens de Smiley*) consacra Le Carré comme le maître incontesté du genre, son influence se faisant ressentir non seulement chez ses confrères romanciers mais aussi chez certains praticiens de la guerre froide qui y puiseront tant une terminologie qu'un *éthos*, et qui calqueront aussi parfois leur comportement sur celui de ses personnages. Ses romans ayant donné à la guerre de l'ombre qu'Est et Ouest se seront longtemps livrée de part et d'autre du rideau de fer sa dramaturgie et ses lettres de noblesse littéraires, de même, d'ailleurs, qu'une véritable dimension universelle et qu'une réelle profondeur humaine et psychologique, on pourrait – sans risque, je crois, d'être contredit – dire que Le Carré aura été à la Guerre froide ce qu'Homère fut à la guerre de Troie, cet autre combat épique qui opposa des années durant l'Est à l'Ouest de part et d'autre du rideau d'eau des Dardanelles.

Mais depuis que le rideau de fer est tombé, le roman d'espionnage s'essouffle. En mal, désormais, d'un sens historique clairement tracé, il va dans tous les sens. En mal aussi d'une vraie mystique, il peine à faire entrer le lecteur dans un monde d'initiés et à le faire rêver. Pire encore, ce genre littéraire qui eut longtemps sa spécificité se

retrouve affublé de l'étiquette accrocheuse et passe-partout de « thriller ». « Thriller » qu'on traduira par « palpiteur », ou alors par « exciteur », ce qui, on en conviendra, est une incongruité, le renseignement ayant de tout temps été affaire de bêtes à sang froid. Longtemps, les puristes du renseignement se partagèrent d'ailleurs entre ceux estimant que la maîtrise de cet art si particulier consiste à écouter l'herbe pousser et ceux, encore plus exigeants, pour qui la vraie maîtrise ne s'acquiert que lorsqu'on apprend à la regarder pousser. *Spying is waiting*, disait à l'époque John Le Carré. Plus maintenant.

Tyrannie du temps court

À quoi est due toute cette excitation d'aujourd'hui ? Que reflètent cet emballement soudain et cette précipitation ? Pourquoi, pour parler en termes de mécanique, le roman d'espionnage, qui n'avait pourtant jamais manqué de répondre à bas régime, se sent-il obligé de monter brutalement dans les tours pour espérer accrocher son public ? Et pour parler en termes pneumatiques, comment se fait-il que le souffle apollinien qui l'a longtemps porté ait cédé la place à une respiration courte et saccadée ? Je vois à cela plusieurs raisons, et, nos romans d'espionnage reflétant nécessairement notre *éthos* et notre société, elles ont toutes à voir avec notre civilisation.

La première tient à la substitution du temps court au temps long. Non que le temps long historique ait cessé d'exister. Mais son traitement politique s'inscrit désormais dans le temps court. C'est là quelque chose qu'on doit à la marginalisation des vrais princes, qui jadis bénéficiaient d'une légitimité quasi magique, au profit de simples gestionnaires politiques bénéficiant au mieux d'une légalité arithmétique, comme on le doit à des échéances électorales de plus en plus rapprochées et qui se succèdent d'un pays

1 - Son dernier ouvrage, *Le Prince*, est paru en 2013 aux Éditions du Seuil.



Le renseignement dans tous ses états

à l'autre sans jamais coïncider (un chef d'État se trouvant confortablement installé à mi-mandat, alors que son homologue, avec qui il devrait se concerter sur une politique à long terme, entre, lui, en campagne, et ne fait plus que du pilotage à vue). Cette tyrannie du temps court n'est nullement propice aux opérations de renseignement à long terme, telles que la pénétration d'un service adverse ou le retournement d'un agent ennemi, lesquelles étaient une grande source d'inspiration pour les romanciers qui pouvaient ainsi toucher à la psychologie humaine, voire parfois à la nature même de l'homme.

Ce qui nous amène à la deuxième raison, à savoir l'effacement de la notion séculaire d'ennemi politique (*hostis*, disait Carl Schmitt) devant celle de menace. Si l'ennemi politique se doit d'être affaibli, voire vaincu, sans que pour autant son existence soit remise en cause, la menace, elle, se doit d'être purement et simplement éradiquée. Et avec elle, bien sûr, ceux qui l'incarnent et qui, du coup, ne sont plus nos ennemis politiques mais nos ennemis personnels et irréductibles (*inimicus*, disait Carl Schmitt). Il en découle qu'avec cet ennemi-là, ennemi déshumanisé dans la mesure où il se confond avec la menace qu'il représente, nulle passerelle n'est possible. Nulle séduction, nul retournement ne peuvent plus jouer avec lui, comme c'était le cas dans les romans d'espionnage sur la guerre froide.

Menace déshumanisée

De la négation de l'humanité de l'ennemi, le pas vers son mépris est d'ailleurs vite franchi. L'ennemi devient alors criminel, fou furieux ou assassin, et la question se pose de savoir à quoi, si notre ennemi est à un tel point méprisable, cela nous renvoie. Dans l'*Iliade*, poème épique pourtant écrit par un Grec, le meilleur des hommes n'est pas un Grec mais un Troyen : le grand Hector. C'est d'ailleurs en se mesurant à ce dernier que Patrocle mesure son propre courage, de même que l'héroïsme d'Hector se mesure à sa valeur au combat face au plus glorieux de ses ennemis : Achille. À en croire un vieux proverbe chinois, dès

lors qu'on élève une statue à la gloire de quelqu'un, c'est à sa propre gloire qu'on l'érige. Si c'est bien le cas, il faudrait sans doute en conclure que, du moment où nous en venons à mépriser notre ennemi, il nous devient impossible d'engendrer en notre sein des figures durables de héros, dont notre littérature pourrait s'inspirer.

Ce qui se perd aussi dès lors que l'on nie à son ennemi toute humanité, qu'on lui refuse tout respect, ce sont les différentes teintes de gris sur lesquelles reposait la dramaturgie du grand roman d'espionnage. Tout étant désormais ou blanc ou noir, et catalogué en termes irréconciliables de Bien et de Mal, les innombrables nuances de

gris qui faisaient la complexité des maîtres espions d'antan et l'immense richesse des liens qu'ils nouaient entre eux (qu'on pense aux relations entre l'Anglais George Smiley et le Soviétique Karla dans les romans de John Le Carré) ne font en effet plus partie de la palette du romancier.

Plus encore, à cette menace déshumanisée fait écho chez nous un mode de renseignement tout aussi déshumanisé mettant en œuvre des drones, des satellites, des systèmes d'écoute et des caméras de surveillance qui, tous, rendent impossible le contact humain avec l'ennemi. Et, alors que ce dernier se confond avec la menace qu'il fait peser sur nous, nous en venons de notre côté à nous confondre avec les moyens déshumanisés que nous mettons en œuvre pour l'éradiquer. Le héros ne s'appelle alors plus Achille, pas même Bond, mais *Predator*, et l'on vient à se demander qui, dans toute cette histoire, est saint Georges, et qui est le dragon.

Toutes raisons pour lesquelles le roman d'espionnage a perdu son souffle épique. Cela ne serait pourtant pas bien grave, et le roman d'espionnage aurait très vite trouvé un second souffle si, ayant réussi à imposer sa loi, le vainqueur de la Guerre froide avait aussi réussi à imposer sa foi. Il n'en est rien. Certes, les États-Unis d'Amérique ont bien réussi, après la chute du Mur, à asseoir leur hégémonie militaire, mais ils n'ont pas pour autant – pour parler en termes gramsciens – réussi à asseoir une

vraie hégémonie culturelle leur permettant de faire l'économie de leurs interventions militaires et sécuritaires à répétition. De ce seul fait, le globalisme dont ils sont aujourd'hui les chefs de file ne s'apparente en rien à un universalisme.

Dans la mesure où le roman d'espionnage ne se conçoit pas sans référence au politique, cette astreinte globaliste, couplée qu'elle est à une défaillance universaliste, empêche désormais ce genre littéraire de s'élever au rang d'une grande littérature. Cette dernière le déserte donc pour aller investir le roman policier et celui d'aventure, deux genres qui, n'ayant, contrairement au roman d'espionnage, nul besoin d'un référent extérieur, qu'il soit politique ou idéologique, peuvent plus aisément contourner le globalisme dominant pour aller toucher à l'universel. ■

L'on vient à se demander qui, dans toute cette histoire, est saint Georges, et qui est le dragon